FESTIVAL CLASSICA 2019 (Québec) : le classique fédérateur, jusqu'au 16 juin 2019



QUÉBEC, Festival CLASSICA 2019 : jusqu'au 16 juin 2019. Le grand week end des 1er / 2 juin derniers, – a été très plébiscité, attirant une foule d'amateurs, de connaisseurs, de néophytes… au cœur du centre ville de Saint-Lambert (au sud de Montréal). L'épicentre du Festival en Montérégie est devenu comme pour les éditions précédentes, un village musical à multiples facettes. Un lieu, une multitude d'offres… telle a été l'équation gagnante des derniers événements CLASSICA 2019 (dont la soirée spéciale BEE GEES, « Saturday Night Fever », samedi 1er juin, Saint-Lambert, scène Loto-Québéc).

Jusqu'au 16 juin prochain, le Festival CLASSICA poursuit son cours, affirmant une superbe offre artistique à Saint-Lambert et dans plusieurs autres villes de la Montérégie avec toujours à l'honneur, entre autres les 3 compositeurs français fêtés en 2019 : **Berlioz, Offenbach, Roussel…** et l'esprit du partage pour tous (nouvelles **grandes soirées symphoniques sous les étoiles, les samedis 8 puis 15 juin 2019**)… autre événement à la fin du festival : **le Récital-Concours international de mélodies françaises**, les 14 puis 16 juin 2019 (finale, avec vote du public / 3ème édition en 2019). Avec déjà proclamée les 10 chanteurs aguerris prêts à défendre leur conception de la déclamation et de la prosodie française et canadienne… LIRE ici notre présentation du Récital – Concours international de mélodies françaises CLASSICA 2019

RESERVEZ : https://www.festivalclassica.com/programme



PROCHAINS EVENEMENTS & CONCERTS

Lundi 3 juin 2019, Longueil : DAVID JACQUES, histoires de guitares

Mardi 4 juin, Boucherville : La Petite bande de Montréal : Requiem (Fauré et Duruflé)

Mercredi 5 juin, saint-Lambert : Bach réinventé (M Herskowitz / C Papasoff)

Jeudi 6 juin, Mirabel : Stéphane Tétreault, Kateryna Bragina (violoncelles)
Les chants du crépuscules

Vendredi 7 juin, Saint-Lambert : Mômes de Paris (Clémentine Decouture)

Samedi 8 juin, Par Gerry-Boulet, St-Jean sur Richelieu : Hommage aux Rolling-Stones / Rock Symphonique

Mardi 11 juin, Mont-Royal : Les larmes de Jacqueline
Orchestre Métropolitain, JP Sylvestre (piano), S Tétreault (violoncelle)

SAMEDI 15 JUIN 2019

un samedi d'exception à Saint-Lambert : concert en salle, pique nique et grand concert sous les étoiles…

19h
Luc Beauséjour / Jean-Phlippe Sylvestre, pianos
Claviers en folie
SAINT-LAMBERT, Paroisse catholique
En primeur au Festival Classica, Luc Beauséjour et Jean-Philippe Sylvestre unissent leur talent pour offrir un programme exceptionnel. Disposant de deux magnifiques clavecins et d'un piano Érard datant du milieu du 19e siècle, les deux musiciens complices seront entendus en duo et en solo. Durée : 1h15mn

https://app.beavertix.com/fr/billetterie/achat-de-billet/1034/3912/WEB/SVQ

21h

FRANCOPHONIQUE

Grand concert sous les étoiles
Parc de la Maritime, Saint-Lambert
(pique-nique à partir de 17h)
https://www.festivalclassica.com/programme
En grande nouveauté cette année, les festivaliers sont invités à célébrer la fusion symphonique des plus belles voix populaires et lyriques du Québec par un grand concert événement hommage à Charles Aznavour, Michel Legrand et Gilles Vigneault, ponctué des plus belles pages symphoniques du répertoire de la musique française de Gounod à Massenet. Ce concert rassemblera des artistes de renom, accompagnés par l'Orchestre symphonique de Longueuil (OSDL) sous la direction de Marc David. Durée : 1h30mn.

3ème Récital Concours international de mélodies françaises

vendredi 14 juin et samedi 15 juin 2019



RECITAL CONCOURS de mélodies françaises (3è édition)
Saint-Lambert, paroisse catholique
Vendredi **14 juin 2019**, 19h : demi finale
Dimanche **16 juin 2019**, 16h : finale
https://www.festivalclassica.com/programme / Le Concours de mélodies françaises se déroule comme un récital publique, les spectateurs étant eux-mêmes invités à voter pour les meilleurs interprètes en français. L'école de chanteurs québécoise est l'une des plus talentueuse au monde ; ses représentants égalant voire dépassant mêmes leurs confrères en France. On sait aujourd'hui le manque d'intelligibilité des plus grands chanteurs en France, du Baroque au Romantisme… problème récurrent y compris à Paris et sur les plus grandes scènes lyriques : on ne comprend pas un traître mot, sans l'appui des surtitrages. Il revient au festival CLASSICA et à son fondateur, le baryton Marc Boucher, de défendre un art difficile, pourtant majeur : pour bien chanter et toucher l'audience, il faut aussi savoir articuler tout en incarnant un personnage ou une situation. Tel est le défi du Concours à Saint-Lambert. Palmarès final proclamé dimanche 16 juin 2019, après la Finale à 16h, dernier événement de choc et de charme du plus important festival en Montérégie.

TOUTES LES INFOS et LES RESERVATIONS
sur le site du **Festival CLASSICA 2019**

https://www.festivalclassica.com/programme





LIRE AUSSI notre compte rendu général de l'édition 2018 du Festival CLASSICA (25 mai – 16 juin 2018)



_____

REPORTAGE VIDEO

COMMENT FONCTIONNE LE FESTIVAL CLASSICA
à Saint-Lambert et en MONTEREGIE ?
En 8 ans, le premier festival québécois du printemps a séduit 60 000 festivaliers…

Concerts en salles, grandes soirées symphoniques sous les étoiles, tremplins réservés à la nouvelle génération de musiciens, activités multiples pour les festivaliers le temps

d’un week end à Saint-Lambert, concerts satellites en Montérégie… il s’agit de vivre différemment la musique classique, de la réconcilier avec un très large public à travers une série d’événements fédérateurs…
PLURIDISCIPLINAIRE ET EXIGEANT, POINTU ET GENEREUX,
POURQUOI LE FESTIVAL CLASSICA EST-IL UN SUCCES POPULAIRE ?

QUEBEC : Festival CLASSICA, la musique pour tous (8è édition, 2018) from classiquenews.com on Vimeo.

PROGRAMME COMPLET
Programme détaillé et billets pour les concerts en salle : www.festivalclassica.com/programme
ou 450 912-0868.

LIRE aussi notre présentation du Festival CLASICA 2019 – 9è édition

VOIR notre reportage vidéo exclusif sur le fonctionnement du Festival CLASSICA au Québec : ligne artistique, fonctionnement, l’offre au festivalier : concerts en salle, activités et événements en plein air…

CD, CARNET DE VOYAGE: CRAS / BEETHOVEN, Quatuors. Quatuor MIDI-MINUIT (1 cd Klarthe records / enr. 2018)

CD, CARNET DE VOYAGE: CRAS / BEETHOVEN, Quatuors. Quatuor MIDI-MINUIT (1 cd Klarthe records / enr. 2018). Grave et presque désespéré, mais exalté (et d'une ultime force), le premier mouvement (Lent – Allegro) du Quatuor de Jean Cras (né brestois en 1879 – mort en 1932) donne le ton : traversées sombres, solitaires, où tout se délite et s'effondre malgré une innocence qu'affiche bon gré malgré le premier violon, aux accents dissonants, acides, éperdus, hyperactifs. Entre désir et renoncement, agitation panique et recul critique, l'écriture trouve un cheminement juste. Tout le mérite en revient aux quatre musiciens qui en offrent ici une somptueuse lecture, palpitante, acérée, vibrante… Jean Cras l'officier de la Marine (plus jeune capitaine de vaisseau de France à 44 ans) et l'éternel voyageur, explorateur et observateur (finalement proche d'Albert ROUSSEL son contemporain) se dévoile ici en maître de la langue classique, d'une grande séduction par sa mesure et son sens des équilibres, et tout autant par une urgence intérieure qui est l'emblème des compositeurs accomplis.

Cras / Beethoven… exaltantes filiations

De Cras à Beethoven, se déroule et s'affirme la même conscience formelle, une même exigence musicale qui sait affronter crânement les brûlures multiples de l'existence (agitation très opératique de ce premier épisode). Le Quatuor MIDI-MINUIT offre une sonorité à la fois âpre et amoureuse qui épouse sans affèteries, l'écriture très ardente d'un Cras introspectif et passionné, lequel aimait écouter encore et toujours Beethoven, « avant de prendre son quart »… Filiation séduisante qui prend tout son sens dans cette réalisation fouillée et détaillée, au nombreux crépitements intérieurs. Les instrumentistes savent enflammer une sensibilité vive qui ne s'autorise aucune séduction gratuite. Même le mouvement lent (« Calme ») berce mais son enveloppe atténuée se colore tout autant de gravité presque inquiète.

Ce premier Quatuor « A ma Bretagne » de 1909 ne manque ni de profondeur ni de couleur ni de caractère atmosphérique voire maritime : les interprètes en exaltent le parfum des embruns, le chant vivace d'une houle intranquille, l'état permanent de mouvement souterrain comme celui de flots impétueux qui sommeillent, étrangement agiles voire facétieux, « hermétiques » (au sens que lui donne les émules d'Hermès). L'approche des quatre instrumentistes en restituent la matière incandescente, jaillissante et brute (somptueux 3è mouvement « vite et léger » puis « modéré »).

« L'entente » musicale avec **le 3è Quatuor de Beethoven** est… naturelle : passion, intensité, puissante architecture, refus de toute séduction artificielle : la partition dédiée au Prince Lobkowitz en 1798, est un autre manifeste d'un tempérament hors normes qui ici n'hésite pas à

« écrabouiller » la sacro sainte forme sonate, léguée, stabilisée par le bon papa Haydn. Sur le mode expérimental, Beethoven fait table rase de tout ce qui a précédé, inféodant son écriture à sa puissante imagination, encore exacerbée et affûtée par la surdité qui s'intensifie. Le Finale mis à part, les 3 mouvements qui précèdent exaltent pourtant l'intériorité, en un « calme éruptif », c'est à dire une sérénité prête à rugir, – la partition est contemporaine de la Pathétique. Beethoven refuse toute virtuosité d'une voix sur les autres ; il en ressort un langage concertant, un riche tissu polyphonique qui compose à partir des 4 instruments également servis : d'où cette tension collective, cet essor contrapuntique que les membres du Quatuor MIDI-MINUIT expriment avec la force et la conviction de la sincérité. Le rapprochement CRAS / BEETHOVEN s'avère des plus inattendus et à l'écoute, d'une évidence très convaincante. Le titre du présent cd précise « Livre I » : serons nous exaucés de nouveaux opus aussi convaincants ? A suivre. CLIC de CLASSIQUENEWS de juin 2019.

CD, CARNET DE VOYAGE: CRAS / BEETHOVEN, Quatuors. Quatuor MIDI-MINUIT (1 cd Klarthe records) – enregistré en nov 2018.

https://www.klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/carnet-de-voyage-livre-1-beethoven-cras-detail

Ludwig Van BEETHOVEN** / Quatuor opus 18 n°3

Jean CRAS* / Premier quatuor « À ma Bretagne »

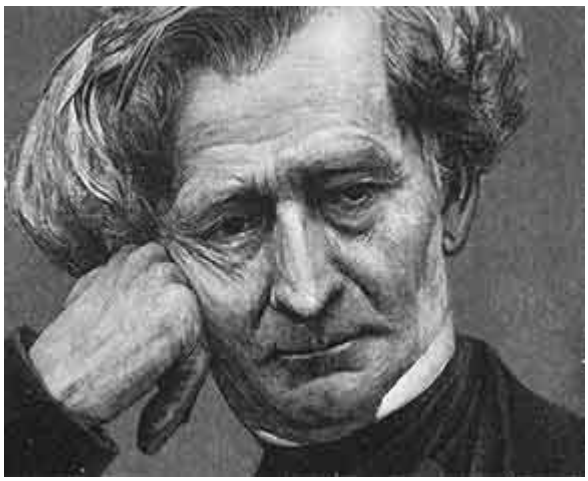
violons

Fabienne Taccola (* vl. 1)
Jacques Bonvallet (** vl. 1)

alto
Delphine Anne

violoncelle
Christophe Oudin

COMPTE-RENDU, critique, concert, DIJON, Auditorium, le 1er juin 2019. « Fantastique » (Muntendorf / Mahler / Berlioz) ; ODB / Gergely Madaras.



COMPTE-RENDU, critique, concert, DIJON, Auditorium, le 1er juin 2019. « Fantastique » (Muntendorf / Mahler / Berlioz) ; ODB / Gergely Madaras. Quoi de plus naturel que de rapprocher la Totenfeier de la marche au supplice de la **Symphonie fantastique** ? Comme de les introduire par « In Sync », qui s'apparente à une marche, de **Brigitta Muntendorf**, dans le cadre d'un projet commun à la Musikhochschule de Mayence et à l'ESM de Dijon ? C'est aussi l'occasion de retrouver une

dernière fois **Gergely Madaras**, à la direction de l'**Orchestre Dijon Bourgogne**, auquel il a tant donné, avant qu'il ne rejoigne l'Orchestre Philharmonique de Liège.

Merci, Gergely, et bon vent !

Professeur à Musikhochschule de Cologne, **Brigitta Munterdorf**, jeune compositrice austro-allemande, appartient à cette génération montante de créateurs connectés, dont la démarche se veut interdisciplinaire comme sociale. Il n'est pas de festival de musique contemporaine comme d'institution où elle ne soit intervenue, où ses œuvres – avec son Garage Ensemble – n'aient été jouées. La gestique, le mouvement visuel, la vidéo y paraissent aussi essentiels que le son, sous tous ses modes de production et de traitement. Ce soir, seules les cordes, groupées symétriquement sur deux rangs, semblent concernées par le début de Sync, composition de 2012 (« pour deux ensembles de 28, 56 ou 112 instruments »). Un unisson répété, amplifié à l'octave, ponctué de séquences à base d'interjections, de péroraisons, d'ornements en constitue le fil conducteur. Les entrées successives, théâtrales, des trombones et de la percussion, puis des bois, enfin des cors et des bassons, assorties d'un bref solo qui s'étend aux cordes, enrichissent la palette. La métrique imperturbable, la scansion, assorties d'une gestique parfaitement sync…hronisée des instrumentistes, suggèrent une marche grotesque, caricaturale. A plusieurs reprises, tous les musiciens lèvent le bras, les bois marquent la mesure en déplaçant leur instrument de 45°, la tourne des pages est collective, sonore, ostensible. L'attention visuelle prolonge et amplifie ce que nous écoutons. Une œuvre surprenante, d'une écriture originale, que l'on aimerait réécouter. Le public, venu essentiellement pour la symphonie fantastique, réserve de longs et chaleureux applaudissements à la compositrice.



A propos de la Totenfeier (cérémonie funèbre), qui constitue la première version de ce qui allait devenir le mouvement initial de la symphonie « Résurrection », de Gustav Mahler, on prête à Debussy, totalement imperméable au gigantisme et à la puissance, chauvin de surcroît, la déclaration suivante : « le goût français n'admettra jamais ces géants pneumatiques à d'autre honneur que de servir de réclame à Bibendum ». Les temps ont heureusement changé. Ce soir, l'**ODB** n'aligne pas 10 cors, 10 trompettes et le reste à l'avenant, comme lors de la création, mais a naturellement porté son effectif pour atteindre 85 musiciens. Dès le premier trait des contrebasses, toute la dynamique est là. A son habitude, **Gergely Madaras** (photo ci contre) adopte un tempo rapide (l'allegro n'est pas ici « maestoso » mais exalté). L'œuvre n'en souffre pas trop : le pathos, les effusions, les accents sont bien restitués. La marche, entée de puissantes séquences éclatantes, nous conduit inexorablement vers la fin de la destinée. Mahler écrit au terme de ce mouvement : « ici, suit une pause d'au moins cinq minutes ». C'est dire quelle part il accordait au silence après cette page, même intégrée à une construction monumentale. La respiration, le silence sont peut-être les seuls à réclamer davantage de soin de cette direction flamboyante, communiquant à l'orchestre une dynamique constante, avec toutes les subtilités des changements de tempi et d'intensité.

La Symphonie fantastique est une partition hors norme, la

meilleure illustration de la vision berliozienne de la musique instrumentale expressive. Il est évident que le chef et l'orchestre sont dans une communion aboutie. « Rêveries, passions », chante, respire, avec de belles cordes et un cor, un hautbois solos admirables. Tout juste regrette-t-on que la balance entre les bois et les cordes soit défavorable aux premiers. Il en ira de même dans le « Bal ». Les nuances piano sont toujours trop sonores. L'élégance est là jusqu'au tourbillon endiablé, où l'orchestre fait preuve d'une belle virtuosité. La « Scène aux champs », qui demanda au compositeur plus de travail qu'aucune autre partie, paraît ce soir la plus achevée. Les bois y rayonnent, enfin, dans le bon tempo. C'est clair, construit, avec des phrasés remarquables. La « Marche au supplice » manque de mystère dans son introduction. La lecture, puissante, dans un tempo relativement rapide, est un peu brute. Les équilibres, les accents occultent certains éléments (les réponses des basses et du tuba à la fin de la fanfare, par exemple), les oppositions appelaient davantage de mise en valeur. « Le Songe d'une nuit de sabbat » confirme l'excellence des vents, avec des cordes impérieuses, omniprésentes, sonores. Le Dies irae est bien conduit, jusqu'à la fugue menée à un train d'enfer, une véritable course à l'abîme. L'orchestre est tumultueux, a perdu le souffle, et le passage quasi chambriste qui lui succède n'en a que plus de valeur. Un beau moment pour le public, chaleureux, mais aussi pour chacun des musiciens : il est rare qu'ils aient l'occasion de jouer dans une formation aussi nombreuse, mais surtout, dernier concert de Gergely Madaras à la tête de son Orchestre Dijon Bourgogne, qu'il a conduit de l'adolescence à l'âge adulte. Lui aussi a mûri. On se souvient de ses débuts, avec une gestique démesurée, ses tempi rageurs. Si l'énergie bondissante, la jeunesse sont toujours là, comme l'engagement et le rayonnement, la battue, toujours claire, s'est quelque peu assagie. L'attention s'est affinée, le répertoire élargi (34 programmes en six ans avec l'ODB) a fait une place conséquente à la musique française comme aux œuvres contemporaines et au répertoire lyrique. Nul

doute que la carrière du jeune chef hongrois se poursuive sous les meilleurs auspices, c'est ce qu'on lui souhaite.

_____

_____

COMPTE-RENDU, critique, concert, DIJON, Auditorium, le 1er juin 2019. « Fantastique » (Muntendorf / Mahler / Berlioz) ; ODB / Gergely Madaras.

Carmen par l'ONL Orchestre National de Lille / Alexandre BLOCH



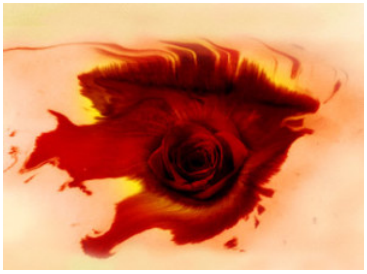
LILLE, ONL. BIZET : Carmen. Les 9, 11, 12 juillet 2019. Il laisse sa baguette de chef symphonique affûté, mordant, précis (cf le cycle actuel dédié aux symphonies de Gustav Mahler, en cours jusqu'à fin 2019), **Alexandre Bloch**, directeur musical de l'ONL Orchestre National de Lyon s'engage en juillet sur le registre lyrique et romantique. Après **la réussite des Pêcheurs de Perles,** opéra de jeunesse (1863), où l'orientalisme s'exprimait en teintes et en couleurs d'un rare sensualisme, voici l'opéra des

opéras, **Carmen**, d'après Halévy, créé en 1875, à l'époque où les impressionnistes ont conquis l'affection des amateurs et collectionneurs grâce à leur première exposition (1874). De Monet à Bizet, les frontières sont ténues : nuances, passages somptueux et subtils dans la couleur, mélodies suaves et rythmes hispanisants, … comme Manet et son ibérisme affiché, Bizet quelques mois avant de mourir, compose sa Carmen : une cigarière libre et torride qui a le passion dans le sang, collectionne les amants, dont le brigadier José (pourtant fiancé à Micaëla), le délaisse bientôt pour un autre mâle plus lumineux encore, et vrai vedette des arènes, le tueur de taureaux, Escamillo.
A la rage libertaire et finalement fatale de la brune Carmen ose s'opposer le rêve faussement angélique de la blonde Micaëla. Entre elles, José est tiraillé, entre le devoir à sa mère à laquelle il avait promis d'épouser la jeune blonde ; et le noir regard de Carmen qui, comme un sortilège irrésistible, lui a jeté la fleur d'amour (habanera : « L 'amour est un enfant rebelle »). Le brigadier dépassé s'accroche, suit Carmen : à ses côtés, il apprend la passion et l'amour sauvage. Trop tard, Carmen en aime déjà un autre.

Alexandre Bloch, directeur de l'Orchestre National de Lille réunit une distribution prometteuse et cohérente, dont le tempérament des chanteurs sert immédiatement le profil de chaque personnage. Dejà présent lors des représentations (et de l'enregistrement discographiques) des Pêcheurs de perles : le baryton Florian Sempey (Escamillo)…

BIZET: CARMEN
Lille – Auditorium du Nouveau Siècle
Version semi-scénique

MARDI 9 JUILLET 2019 • 20h
JEUDI 11 JUILLET 2019 • 20h
VENDREDI 12 JUILLET • 20h



RESERVEZ VOTRE PLACE ici
https://www.onlille.com/saison_19-20/concert/carmen/

DIRECTION MUSICALE : **ALEXANDRE BLOCH**
RÉCITANT : ALEX VIZOREK

CARMEN : AUDE EXTRÉMO
DON JOSÉ : ANTOINE BÉLANGER
MICAËLA : LAYLA CLAIRE
ESCAMILLO : FLORIAN SEMPEY
FRASQUITA : PAULINE TEXIER
MERCÉDÈS: ADELAÏDE ROUYER
LE DANCAÏRE : JÉRÔME BOUTILLIER
LE REMENDADO : ANTOINE CHENUET
ZUNIGA : BERTRAND DUBY
MORALÈS: PHILIPPE-NICOLAS MARTIN

CHŒUR DE L'OPÉRA DE LILLE
CHEF DE CHŒUR YVES PARMENTIER

CHŒUR MAÎTRISIEN DU CONSERVATOIRE DE WASQUEHAL
CHEF DE CHŒUR : PASCALE DIEVAL-WILS

ASSISTANT À LA DIRECTION MUSICALE : LÉO MARGUE
CHEF DE CHANT : PHILIP RICHARDSON

ILLUSTRATION ET ANIMATIONS : GRÉGOIRE PONT

Carmen, Violetta, Mimi… 3 visages de l'éternel féminin au XIXè



ARTE, Dim 7 juillet 2019. CARMEN, VIOLETTA, MIMI, ROMANTIQUES ET FATALES
« **Mimi, Carmen, Violetta** » compose un triptyque lyrique pour un film choral consacré aux héroïnes des trois opéras romantiques les plus joués dans le monde aujourd'hui : Carmen, La Traviata et La Bohême. Mais alors Mozart n'existe pas dans cette (pseudo) statistique ? Et Don Giovanni, et La Flûte enchantée ? Et Elvira, Anna, Zerlina, Pamina ? Quelle omission.
Selon la présentation de l'éditeur, voici donc « Trois grandes figures d'émancipation féminine : Carmen, cet obscur objet de

désir, qui paie de sa vie son indomptable liberté… Violetta, la courtisane adulée qui, en sacrifiant son amour, devient une sorte de sainte laïque… Et enfin la douce et pauvre Mimi, la petite brodeuse dont la jeunesse est fauchée par la tuberculose ». Mais alors que dire de Mimi, digne et misérable, fauchée avant d'avoir pu cultiver et affirmer son maour (pour Rodolfo le poète). On peut rêver mieux comme modèle d'émancipation féminine. Mimi est quand même une victime de la Bohème parisienne, entre pauvreté, misère, indigence…
Qui sont-elles ? Et d'où viennent-elles ? A travers un montage d'archives baigné de musique et « aussi savant que sensible », le film part en quête des personnages, qui apparaissent à Paris, quasiment en même temps, au milieu du 19ème siècle, sous la plume de 3 écrivains (Alexandre Dumas Fils, Prosper Mérimée, Henry Murger). Des écrivains qui font évoluer la littérature en puisant dans leur propre vie la matière de leurs histoires.
A l'origine des mythes, on découvre avant tout 3 femmes de chair et de sang : muse, amante ou héroïne de fait divers, … comme la matière de Madame Bovary : elles viennent de la réalité, en rien de l'histoire antique ou de la fable héroïque.
Tout le mérite revient aux compositeurs d'avoir su enrichir leur psychologie jusqu'à parvenir à des personnages devenus des archétypes, des symboles, autant de visages de l'éternel féminin…

En suivant leur parcours, c'est aussi tout le 19ème siècle, romantique, réaliste, naturaliste, qui est suggéré : ses modes, sa littérature, sa musique, l'essor bourgeois né de la révolution industrielle… La musique baigne entièrement le film qui permet de faire entendre les pages les plus célèbres des 3 opéras de Giuseppe Verdi, Georges Bizet, Giacomo Puccini.

ARTE, Dim 7 juillet 2019, 18h15 CARMEN, VIOLETTA, MIMI, ROMANTIQUES ET FATALES. Auteurs : Cyril Leuthy

et Rachel Kahn / Réalisation : Cyril Leuthy – Coproduction : ARTE France/ ET LA SUITE PRODUCTIONS / INA avec la participation de France Télévisions (2018-52mn) / illustration

---

Prologue et Acte I des Contes d'HOFFMANN d'OFFENBACH



FRANCE MUSIQUE, dim 16 juin 2019 : OFFENBACH : Les Contes d'Hoffmann (1881). La tribune des critiques s'intéresse, année Offenbach 2019 oblige, au dernier ouvrage laissé inachevé par **Jacques Offenbach**, **Les Contes d'Hoffmann**, son grand œuvre, sur lequel il place ces derniers efforts, malheureusement inaboutis quand il meurt au moment des répétitions en octobre 1880. Depuis on ne cesse de rétablir à partir des esquisses autographes récemment retrouvées, entre autres pour la mise au propre en 1880, puis malgré les multiples corrections et coupes lors de la création à l'Opéra-Comique le 10 février 1881. **France Musique questionne surtout le Prologue et l'acte I.**
La version en 3 actes reste plus pertinente que celle en 5 : l'opposition réalité / fiction s'en trouve clarifiée dans la succession de la scène de la taverne (réalité), à laquelle succède l'onirisme fantastique et fantasmatique des 3 tableaux qui suivent, ceux des 3 amours impossibles du poète Hofmann (Olympia, Antonia, Giuletta).

PROLOGUE : Grisés, portés sur l'alcool, les esprits des

boissons alcoolisées, dans la Taverne de Luther, attendent le poète Hoffmann (choeur : « glou, glou, glou »), tandis que la Muse sort d'un tonneau (!). L'inspiration vient de la bouteille (!?)… Près de la taverne, sur la scène de l'opéra, la Stella illumine la représentation du Don Giovanni de Mozart (Offenbach admirait Wolfgang). La Muse entend vaincre sa rivale : elle revêt les apparences de l'ami d'Hoffmann, Niklause, afin de mieux le séduire et lui dérober son âme. Surgit le conseiller Lindorf, qui amoureux de la diva Stella, entend la soustraire à l'amour du poète…

A la fin du 1er acte de Don Giovanni, les spectateurs se pressent au bar de Luther (« Drig drig drig maître Luther »). Survient en retard Hoffmann et son ami Niklausse : ayant bu plusieurs pintes de bières, Hoffmann contente les buveurs et chante la chanson du nain monstrueux Kleinzack (« il était une fois à la Cour d'Eisenach »). A mi chemin de sa narration, Hoffmann évoque le nom de ses 3 amours maudits.



Ainsi commence l'**ACTE I…** La première passion se nomme Olympia. Le tableau plonge dans l'onirisme fantastique. Le physicien Spalanzani se targue d'avoir une fille très très chère qui vaut des millions, et lui permettra de se renflouer après la banqueroute de son banquier juif Elias qui vient de lui coûter 500 000 ducats. Son élève, Hoffmann qui se passionne pour la physique paraît, ne veut rien manquer du dévoilement de la créature… dont il est tombé amoureux. Surgit Coppelius, le savant fou, et vrai créateur / père de la jeune fille dénommée Olympia. Les invités de la réception arrivent et Olympia paraît dans son grand air de coloratoure : « les oiseux sous la charmille »… Hoffmann veut séduire et se déclarer à la belle, mais elle s'enfuit, paniquée. Niklausse prévient le poète : Olympia n'a

jamais été vivante… Coppelius maudit le physicien qui l'a réglé en coupures de singe, émis par la banque en faillite Elias. Il jure de se venger et casse en mille morceaux Olympia la poupée mécanique : Hoffmann voit son rêve d'amour se briser.

Comique, parodique, poétique et fantastique… le premier tableau des Contes d'Hoffmann séduit dramatiquement ; il laisse comme Bizet dans Les Pêcheurs de perles (rôle de Leïla), et Delibes (Lakmé), le rôle de la soprano coloratoure s'épanouir librement en un air qui demeure le plus connu de l'opéra romantique français. Sur les traces d'Hoffmann, Offenbach aborde le thème de l'amour aveugle, des illusions trompeuses… Si Hoffmann aime une poupée qui le trompe, qu'est-il prêt à aimer exactement ? La réalité ou le fantasme ?… Dans la généalogie de l'opéra, Olympia représenterait le désir juvénile, l'amour printanier, le premier, le plus ardent et irrépressible, qui n'a guère besoin d'une entente à deux pour s'épanouir, uniquement le sujet / support de l'élan amoureux. Dans l'acte II, Antonio incarne l'amour mature qui produit le sacrifice et la perte ; Giuletta, l'amour vénal…

FRANCE MUSIQUE, dim 16 juin 2019 à 16h : OFFENBACH : Les Contes d'Hoffmann (1881). La tribune des critiques

_____

LIRE aussi notre **grand dossier OFFENBACH 2019**



OFFENBACH 2019. Dossier Jacques Offenbach 2019. Classiquenews accompagne l'actualité des anniversaires et rend hommage au génie de **Jacques Offenbach** dont 2019, marque le bicentenaire de la naissance (né le 20 juin 1819). Il est temps de faire le point sur le profil esthétique et l'apport lyrique d'un génie du drame parodique et délirant dont la verve ne se réduit pas, de loin, aux opéras bouffes potaches et aux pantalonnades de salon. En auteur critique sur le genre théâtral et lyrique, Offenbach ne fait pas qu'amuser la galerie, c'est à dire le bon bourgeois et le prince désabusé du Second Empire. il réinvente l'espace théâtral, lui trouve de nouveaux genres entre la féerie (déjà approché dans Les Fées du Rhin de 1864, qui n'écarte pas la violence ni le désenchantement), et le fantastique comme en témoigne son dernier grand œuvre, enfin reconstitué, Les Contes d'Hofmann, sommet transmis à tire posthume, et qui souligne ce génie poétique et lyrique que nous continuons à lui refuser – préférant ne voir que La Périchole et le si justement parodique Orphée aux Enfers. Offenbach ne se réduit pas à l'étiquette léger et fantasque; il règne dans son oeuvre une liberté poétique inouïe et inégalée à son époque.

QUÉBEC, Festival CLASSICA 2019 : ACTE 2. Temps forts du

3 au 16 juin 2019



QUÉBEC, Festival CLASSICA 2019 : ACTE 2 : 3 – 16 juin 2019. Temps fort du 3 – 16 juin 2019. Sur la lancée de son grand week end des 1er / 2 juin derniers, – suscitant un record d'audience, en particulier lors de la soirée spéciale BEE GEES (Saturday Night Fever, samedi 1er juin, Saint-Lambert, scène Loto-Québéc), le Festival CLASSICA poursuit son cours, affirmant une superbe offre artistique à Saint-Lambert et dans plusieurs villes de la Montérégie (rive sud du Saint-Laurent) avec toujours à l'honneur, les 3 compositeurs français fêtés en 2019 : Berlioz, Offenbach, Roussel… et l'esprit du partage pour tous (nouvelle **grande soirée symphonique sous les étoiles, samedi 15 juin 2019**)… autre événement à la fin du festival : **le Récital-Concours international de mélodies françaises**, les 14 puis 16 juin 2019 (finale, avec vote du public / 3ème édition en 2019).

RESERVEZ : https://www.festivalclassica.com/programme



PROCHAINS EVENEMENTS & CONCERTS

Lundi 3 juin 2019, Longueil : DAVID JACQUES, histoires de guitares

Mardi 4 juin, Boucherville : La Petite bande de Montréal : Requiem (Fauré et Duruflé)

Mercredi 5 juin, saint-Lambert : Bach réinventé (M Herskowitz / C Papasoff)

Jeudi 6 juin, Mirabel : Stéphane Tétreault, Kateryna Bragina (violoncelles)
Les chants du crépuscules

Vendredi 7 juin, Saint-Lambert : Mômes de Paris (Clémentine Decouture)

Samedi 8 juin, Par Gerry-Boulet, St-Jean sur Richelieu : Hommage aux Rolling-Stones / Rock Symphonique

Mardi 11 juin, Mont-Royal : Les larmes de Jacqueline
Orchestre Métropolitain, JP Sylvestre (piano), S Tétreault (violoncelle)

SAMEDI 15 JUIN 2019

un samedi d'exception à Saint-Lambert : concert en salle, pique nique et grand concert sous les étoiles…

19h
Luc Beauséjour / Jean-Phlippe Sylvestre, pianos
Claviers en folie
SAINT-LAMBERT, Paroisse catholique
En primeur au Festival Classica, Luc Beauséjour et Jean-Philippe Sylvestre unissent leur talent pour offrir un programme exceptionnel. Disposant de deux magnifiques clavecins et d'un piano Érard datant du milieu du 19e siècle, les deux musiciens complices seront entendus en duo et en solo. Durée : 1h15mn
https://app.beavertix.com/fr/billetterie/achat-de-billet/1034/3912/WEB/SVQ

21h
FRANCOPHONIQUE
Grand concert sous les étoiles
Parc de la Maritime, Saint-Lambert
(pique-nique à partir de 17h)
https://www.festivalclassica.com/programme
En grande nouveauté cette année, les festivaliers sont invités à célébrer la fusion symphonique des plus belles voix populaires et lyriques du Québec par un grand concert événement hommage à Charles Aznavour, Michel Legrand et Gilles Vigneault, ponctué des plus belles pages symphoniques du répertoire de la musique française de Gounod à Massenet. Ce concert rassemblera des artistes de renom, accompagnés par

l’Orchestre symphonique de Longueuil (OSDL) sous la direction de Marc David. Durée : 1h30mn.



RECITAL CONCOURS de mélodies françaises (3è édition)
Saint-Lambert, paroisse catholique
Vendredi **14 juin 2019**, 19h : demi finale
Dimanche **16 juin 2019**, 16h : finale
https://www.festivalclassica.com/programme

TOUTES LES INFOS et LES RESERVATIONS
sur le site du **Festival CLASSICA 2019**
https://www.festivalclassica.com/programme





LIRE AUSSI notre compte rendu général de l’édition 2018 du Festival CLASSICA (25 mai – 16 juin 2018)



_____
_____

REPORTAGE VIDEO

COMMENT FONCTIONNE LE FESTIVAL CLASSICA
à Saint-Lambert et en MONTEREGIE ?
En 8 ans, le premier festival québécois du printemps a séduit 60 000 festivaliers…

Concerts en salles, grandes soirées symphoniques sous les étoiles, tremplins réservés à la nouvelle génération de musiciens, activités multiples pour les festivaliers le temps d'un week end à Saint-Lambert, concerts satellites en Montérégie… il s'agit de vivre différemment la musique classique, de la réconcilier avec un très large public à travers une série d'événements fédérateurs…

PLURIDISCIPLINAIRE ET EXIGEANT, POINTU ET GENEREUX,
POURQUOI LE FESTIVAL CLASSICA EST-IL UN SUCCES POPULAIRE ?

QUEBEC : Festival CLASSICA, la musique pour tous (8è édition, 2018) from classiquenews.com on Vimeo.

PROGRAMME COMPLET
Programme détaillé et billets pour les concerts en salle : www.festivalclassica.com/programme
ou 450 912-0868.

LIRE aussi notre présentation du Festival CLASICA 2019 – 9è édition

VOIR notre reportage vidéo exclusif sur le fonctionnement du Festival CLASSICA au Québec : ligne artistique, fonctionnement, l'offre au festivalier : concerts en salle, activités et événements en plein air…

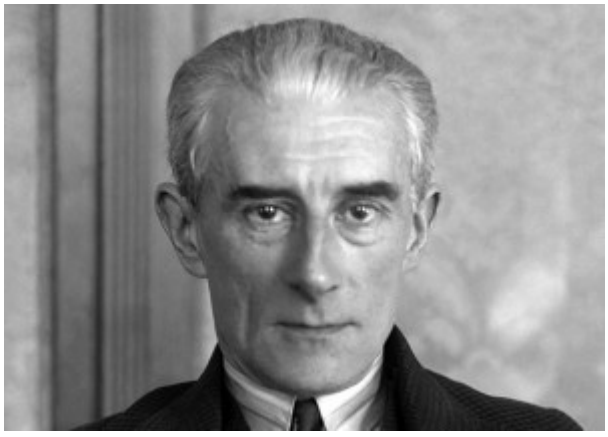
CD critique. TRIO ZADIG : Bernstein, Attahir, Ravel / « Something in Between » (1 cd Fuga Libera)



CD critique. TRIO ZADIG : Bernstein, Attahir, Ravel / « Something in Between » (1 cd Fuga Libera). Avec **Asfar**, **Benjamin Attahir** nous assène une partition de plus de 16mn, riche en coupes et syncopes alla Chostakovitch, rythmes nerveux, fouettés, menés tambour battant, sans guère de pause jusqu'à 7mn50 : virée en enfer, ou chevauchée folle qui à10'30 atténue sa course effrénée et recherche en suspensions incertaines, un nouveau souffle. La traversée se fait alors plus intérieure et presque hallucinée entre deux mondes. Avant la reprise du motif initial qui prépare la fin, plus tendue et ivre, syncopée comme une mécanique endiablée, machine en déroute qui s'est bloquée en mode panique… jusqu'à son dernier rictus un rien grimaçant.

Le compositeur aujourd'hui en résidence à l'Orchestre National de Lille ne manque pas de tempérament, interrogeant le sens d'un développement formel sur le plan d'une tension / et sa détente où la question du sens et de la direction, s'embrase littéralement. Mis en perspective avec le choix du visuel de couverture, nous sommes bien là dans l'esprit d'un road trip, traversée vertigineuse et intérieure sur la route, avec comme seul cap et repères, la ligne jaune ou blanche et les feux des voitures dans le rétro. Cela file à toute allure, en une nuit qui vacille et déroute.





On ne saurait trop souligner avec quelle délicatesse et profondeur **le Trio aborde la pièce maîtresse de Ravel (Trio en la, écrit à Saint-Jean de Luz, 1914),** sommet chambriste du XXè. Une brève recherche sur internet les trouve, apprentis, à l'école de la finesse et de la subtilité sous l'œil et l'oreille perspicace du pianiste Menahem Presler dont chacun recueille les conseils avisés, de l'allusion la plus ténue, à l'ivresse accentuée, de l'intériorité à la gravité tendre. Il en résulte l'or de cette

lecture, parmi les plus riches et troublantes qui soient. Ne serait-ce que le premier mouvement, – le plus intime et secret « Modéré », pièce si difficile au départ (aussi la plus longue du cycle) et déjà révélatrice de la sonorité et de l'expérience de tous les groupes. Le geste et le son de Zadig nous offrent l'une des meilleures lectures du Trio ravéllien. Du modèle légué par Saint-Saëns, Ravel édifie une cathédrale de l'allusion la plus raffinée, entre tendresse et profonde blessure : piano éperdu et toujours murmuré, comme emperlé ; cordes aux intervalles orchestraux qui creusent l'onde et la résonance du souvenir et d'une mémoire comme ivre et endolorie.

Le Trio Zadig comprend tout autant la coupe propre à la poésie malaise, du second mouvement « Pantoum » : sorte de Scherzo aux pointes sardoniques et pourtant brillantes à la Scarbo… Idem pour la Passacaille (largo ample, noble et grave) et au panache revivifié, jamais artificiel. Ici, dans une proximité qui rappelle Ma Mère l'Oye, le geste en trio atteint à un dépouillement poétique d'une tendresse absolue. Enfin, la pulsion « basque » du Finale-animé (rythmes différenciés 5/4, 7/4) exalte davantage et de façon explicite la caractérisation pittoresque de ce dernier mouvement, plus mordant et plus lumineux que les deux qui l'ont précédé.

Comme pour démontrer le potentiel dramatique et rythmique de leur coopération à trois, les Zadig expriment toute la verve opératique et dramatique dès l'ouverture (synthèse) de Candide de **Bersntein**, puis dans la transcription d'après West side Story du même Bernstein : on ne saurait distinguer aujourd'hui meilleure complicité chambriste au sein de la nouvelle génération de musiciens. Volubiles, éloquents, en complicité subtile, les 3 instrumentistes Zadig éblouissent d'un bout à l'autre de ce programme passionnant.

CD critique. TRIO ZADIG : Bernstein, Attahir, Ravel / « Something in Between » (1 cd Fuga Libera) – CLIC de CLASSIQUENEWS de juin 2019

Approfondir

Masterclass Menahem Presler / Trio Zadig (février 2017) : jouer le Trio de Ravel : défis, nuances, écoute, … quelle approche ?

https://www.youtube.com/watch?v=ZKwA9V4U63w

COMPTE RENDU critique, opéra. TOULON, Opéra, le 26 mai 2019. TCHAIKOVSKI : Eugène Onéguine. Garichot



COMPTE RENDU critique, opéra. TOULON, Opéra, le 26 mai 2019. TCHAIKOVSKI : Eugène Onéguine. Pouchkine… Magnifique et terrible vie que celle du poète romancier Alexandre Pouchkine (1799-1837), descendant d'un Africain et appelé à devenir le premier écrivain à avoir donné ses lettres de noblesse littéraire à la langue russe, vénéré comme tel en Russie. Jeunesse tumultueuse, dissidente politiquement, il connaît l'exil puis le carcan récupérateur de postes officiels imposés, notamment censeur, à l'opposé de ses aspirations libertaires. Comme son héros Lenski dans son roman en vers, Pouchkine meurt en duel, tué par son beau-frère, un officier alsacien qui avait déjà épousé la sœur de Natalia, sa frivole épouse, afin de détourner ses soupçons et désarmer le premier défi du poète. La simplicité classique de la langue de ce romantique exalté aura le mérite d'inspirer nombre de compositeurs, Glinka (Rouslan et Ludmila), Dargomyjski (La Russalka, Le Convive de Pierre), Moussorgski (Boris Godounov), Tchaïkovski (Eugene Oneguineet La Dame de pique, Mazeppa), Rimski-Korsakov (Mozart et Salieri,Le Coq d'or), Rachmaninov (Le Chevalier avare).

Le roman et l’opéra

De ce roman en vers, plus qu’un opéra avec nœud, péripéties et dénouement dramatique, Tchaïkovski tire, comme il l’intitule justement une suite de « scènes lyriques » en trois actes et sept tableaux, des moments dans la vie du héros Eugène Onéguine, jeune gandin guindé, fringué et arrogant, jouant les dandies blasés et cyniques à la mode anglaise des Lovelace de Richardson et de Byron, en vogue dans les années 1820.

Séduisant d’emblée la romanesque Tatiana, jeune provinciale qui se livre entièrement à lui dans une lettre, prisonnier de son rôle, il la repousse, pour en tomber éperdument amoureux lorsqu’il la retrouvera plus tard mariée et princesse fêtée de la capitale, et en sera repoussé à son tour.

Entre temps, il aura tué en duel son meilleur ami, le poète Vladimir Lenski, après un badinage provocateur avec la coquette Olga, la fiancée de ce dernier, sœur de Tatiana. Bref, ce sont, pratiquement, à l’exception du duel, presque comme un accident qui ne semble avoir d’autre incidence sur l’histoire qu’un long voyage d’Eugène, des scènes domestiques intimes, égayées de danses de paysans et avec deux bals antithétiques (province et capitale) et deux scènes tout aussi opposées entre Tatiana et Eugène, et deux refus symétriquement inverses de l’homme, puis de la femme, de répondre à l’amour de l’autre.

Piotr Illyitch Tchaikovski

Eugène Oneguine : L’ÊTRE ET LETTRE



Lettres symétriques

Eugène Oneguine, paru en feuilletons, roman en vers commencé à vingt-deux ans, terminé quelque huit années plus tard, est court en texte mais long en élaboration. Dans une architecture très libre, très lâche même avec ses digressions lyriques et ses commentaires de l’auteur sur ses personnages, il est néanmoins structuré par deux lettres parallèles et dissymétriques : celle de Tatiana à Eugène au milieu du chapitre III après leur rencontre, et celle d’Eugène à Tatiana mariée au Prince Grémine, après leurs retrouvailles des années après, au chapitre VIII, la fin. Dans la première, c’est tout

son être que livre la jeune fille, campagnarde romantique, à l'élégant citadin blasé, s'abandonnant à son vouloir :
« À jamais je te confie ma destinée ».
À quoi, un Eugène repenti qui avait gardé la lettre de Tatiana, répond en écho décalé mais tardif :
« Faites de moi / Ce qu'il vous plaît […] Je m'abandonne à mon destin. »
Sans répondre à sa lettre (absente de l'opéra), le faisant attendre impitoyablement des mois durant, même en avouant qu'elle l'aime encore, Tatiana lui répètera presque mot pour mot ce qu'il lui répondit alors (« votre leçon ») en refusant son amour. Et la jeune femme tire amèrement mais implacablement la leçon commune de la rencontre ratée de deux êtres, victimes et de la fatalité invoquées par tous deux :
« Et le bonheur était si proche, / Si possible…Mais le destin / A tranché. »

Héros antinomiques : images
Pouchkine, dès l'épigraphe qui précède son roman, place son héros sous des auspices peu sympathiques : « Pétri de vanité » ; d'orgueil, causé par « un sentiment de supériorité, peut-être imaginaire ». Dans l'exergue immédiatement en tête du premier chapitre, il indique : « Il est pressé de vivre, il a hâte de jouir. »
Il le présente à la suite « faisant risette à un mourant » qu'il voue au diable, un oncle dont il espère hériter car son père a ruiné la famille. Plus humoristiquement, il le traite de « jeune vaurien », « mon polisson », « Vêtu comme un dandy de Londres », sachant « écrire et lire le français / à la perfection », « garçon instruit mais pédant », faisant illusion sur sa culture, finalement pas très grande, mais suffisamment pour séduire « des coquettes déjà expertes » au nez de leur mari, sachant « fort tôt porter le masque », collectionneur précieux de précieuses babioles de toilette, affligé d'une « paresse mélancolique », mais passant « trois heures au moins /Par jour à se voir dans la glace », et, finalement, il « sortait de son cabinet / Semblable à Vénus la

friponne » déguisée en homme, sophistication toute féminine. Mondain, apprécié partout dans le grand monde, il hante les soirées, les théâtres. Même à la fin, le narrateur le nomme « Mon incorrigible excentrique », « bizarre compagnon », voyageant avec lui après la rupture absolue avec Tatiana.
Autant dire que ce personnage superficiel longuement présenté, est à l'extrême opposé de la rêveuse Tatiana, parue plus tard dans le roman, qui
« n'avait ni la beauté/ Ni la fraîcheur de sa cadette ;
Rien qui attire le regard. / Triste, sauvage, enfermée,
Pareille à la biche craintive, /
Elle avait l'air d'une étrangère/ Au sein de sa propre famille ».
Elle n'est « jamais câline » avec les siens, sans poupée, « on ne l'avait jamais vu s'amuser » : « Rien d'espiègle en elle », à l'inverse de sa sœur Olga, se lassant vite des jeux frivoles avec leurs « petites amies », en rien attirée par les travaux domestiques féminins, le travail d'aiguille. Lectrice de Richardson, de Rousseau. Autant dire que cette personne profonde, douée ou affligée d'une « pensive rêverie/ Depuis qu'elle était tout enfant », si elle a le coup de foudre pour Onéguine, ce n'est qu'un malentendu reposant sur une image et il aura sans doute assez de lucidité pour deux pour refuser cet être projeté sur lui par la romanesque jeune fille. Et quand il la retrouve plus tard, mariée à un héros, le Prince Grémine, élégante donnant le ton dans les salons, c'est sans doute de cette image qu'il s'éprend et prend pour un amour qui a couvé durant ses longs voyages après avoir tué Lenski en duel.

L'opéra

Le tourmenté Tchaïkovski, né en 1840 et mort prématurément en 1893 sans que l'on sache de quoi, tout aussi fêté en son pays que Pouchkine (il aura droit à des funérailles nationales)

crée en 1878 sa version musicale du roman en vers. Sa volonté toute moderne de vérité le pousse à refuser, pour ces rôles principaux de jeunes gens amoureux, des chanteurs vétérans et leur préfère la fraîcheur et la spontanéité de jeunes solistes du Conservatoire de Moscou où l'œuvre est créée au théâtre Maly, le 29 mars 1879.
On dirait de cet opéra, par ses sentiments et situations, qu'il est « vériste » si le vérisme n'était souvent qu'une exacerbation de sentiments extrêmes alors qu'ici, tout est dans un intimisme qui, malgré les élans passionnés, demeure dans une grande pudeur dont même la transgression de la lettre d'amour de Tatiana n'est qu'une exaltation de cette limite rompue.
En sorte, non tragédie, mais drame d'un décalage dans le temps, dit-on, mais aussi, on ne le remarque pas, de deux couples mal assortis tels ceux de Cosi fan tuttede Mozart : le délicat poète Lenski, ténor, eût mieux convenu à Tatiana, comme le souligne Eugène dans le roman, soprano rêveuse et sentimentale telle une Fiordiligi, que la sœur Olga, mezzo frivole comme Dorabella, mieux avenue avec le baryton libertin Eugène.

Réalisation et interprétation
Disons-le d'entrée de ce roman que j'aime et de cet opéra que j'adore, j'aurai rarement vu, même dans une production du Marinsky de Saint-Petersbourg, une réalisation (**Alain Garichot)** et une interprétation aussi séduisantes et convaincantes dans leur somptueuse simplicité.
Scénographie unique (**Elsa Pavanel**) pour divers lieux : plus qu'une réaliste forêt, des troncs d'arbres immenses, stylisant la grande forêt russe non domestiquée ni polie encore par la

ville lointaine mais que la présence de deux couples de femmes, deux jeunes et deux âgées, d'un enfant, civilise de douceur.
Les expressives lumières changeantes selon le jour de **Marc Delamézière**, dorées de crépuscule, bleuies de nuit, blanchies d'aurore,soulignent paradoxalement un fond presque toujours noir, exalté à la fin par une immense lune oppressante pour un nocturne bal masqué de blanc.



La sobriété de ce décor dans cette enveloppante mais rayonnante obscurité, permet d'en faire économiquement tour à tour jardin d'été où l'on reçoit les visiteurs et les offrandes des paysans, rustique salle de bal de la fête, chambre de Tatiana où un simple lit bateau Empire, une table avec sa bougie prennent une présence poétique intense, surtout ce voile blanc planant, ciel de lit suspendu, nuage du ciel et, symboliquement, tombant vaporeusement sur le sol comme un rêve trop lourd d'idéal de la jeune fille, vaste drap ou tablier de jeu terrestres des paysannes en blanc.
Les dames du premier bal campagnard, dans des couleurs d'estompe gris, rose, jaune, ont des robes à manches à gigot (**Claude Masson**) et des coiffes et des coiffures dans le goût des années 1830 de l'écriture du roman, et non celles de la narration, la fin de la guerre contre Napoléon dont Grémine est l'un des héros et Eugène un absent sinon déserteur. Les troncs disparus, c'est le noir sur noir nuancé, digne de Soulages, du salon mondain du second bal et sa martiale et angoissante polonaise de masques blancs sur costumes noirs.

Sans naturalisme aucun, le jeu est d'un naturel confondant, même les danses paysannes, la valse, le cotillon, la polonaise funèbre du second bal du dernier acte avec ses masques, bien réglées par **Cooky Chiapalone**.Les personnages de second plan sont justement dessinés : le Capitaine Zaretski campé solidement, fringant et raide, par **Mikhael Piccone**, avec son aristocratique impatience pour les formalités du duel, dont il est artisan aussi dans le roman en refusant l'inélégance d'un arrangement qu'Eugène n'aurait pas refusé à son ami, qui va voir Olga en espérant sans doute qu'elle le dissuade. Souvent sacrifié, à Monsieur Triquet, le Français échappé sûrement à la Révolution française et aux convulsions de l'invasion napoléonienne, témoin et vestige des liens culturels, entre la France des Lumières et la Russie d'alors, dont l'élite parlait le français, **Éric Vignau** sait donner une délicatesse émouvante, toute la dignité humaine d'un être déplacé, déclassé sûrement, dans un chant nuancé des couplets désuets à la gloire de Tatiana.Il mérite bien les bravos de ses hôtes.
Tout semble juste dans cette subtile mise en scène : la tendresse entre la mère, Madame Larina, une onctueuse, et noble dans sa simplicité, **Nona Javakhidze**, attentive à son chevalet où elle dessine, échangeant avec la nourrice, témoin attentif de son passé, en contrepoint nostalgique du chant insouciant des deux jeunes filles, des souvenirs sentimentaux de jeunesse, des rêves fanés, concluant avec la résignation de l'expérience :
« L'habitude nous tient lieu de bonheur. » Grande lectrice autrefois comme sa fille Tania, elle tente de la persuader que les héros de roman n'existent pas.
Voix plus sombre, ronde, Filipievna, la Niania, la Nourrice incarnée par **Sophie Pondjiclis**, amie tendre de la mère, maternelle, avec les filles, est touchante seule à la table avec ce rituel religieux de l'icône, bouleversante dans l'aveu de la bribe de son passé qui se lacère, mariée à treize ans avec un garçon plus jeune : toute une vie en quelque phrases.
Olga la joyeuse plus que frivole a le timbre pulpeux de **Fleur Barron**, contralto léger, une adorable poupée dont on admire le

jeu subtil d'enfant prise en faute, d'avoir été la cause, innocemment provocante du duel. Dans le roman, elle pleure beaucoup et oublie vite son fiancé mort à cause d'elle.
Celui-ci, Vladimir Lenski, l'ami malheureux d'Eugène, est joué, chanté, comme vécu, par le ténor biélorusse **Pavel Valuzhin**, physique exact du brave garçon rêveur, du bois dont on fait les victimes, plus fait pour la rêveuse Tatiana que pour la légère Olga, mais victime aussi des contraires qui s'attirent : lumineuse voix élégiaque dans l'ombre déjà de la mort, il fait passer le frisson de la fatalité dans la déchirure irrémédiable de l'adieu (« *Kouda, kouda ?* »).



Le Prince Grémine, époux de Tatiana, n'a qu'un air, mais quel air ! D'une beauté qui reste en tête, d'amplitude du mi grave au mi aigu, la parfaite tessiture des basses. On donne souvent, à tort, le rôle à des basses en fin de carrière, à des vieillards dont la voix fait des vagues. La basse russe **Andrey Valentiy** non seulement échappe à ces défauts mais est physiquement noblement princier dans son allure ; il fait passer tendresse mais aussi sensualité dans l'amour d'un homme mûr pour sa jeune et belle femme qu'il proclame à l'ébahi Onéguine qui le découvre, avec un timbre somptueux, élégant, profond et léger, avec une égalité de volume et de beauté qu'on appellerait équanime dans la terminologie morale.
Et il est vrai que la Tatiana de la soprano russe **Natalia Pavlovaen** beauté et voix, et en physique, est idéale comme était idéale son héroïne pour Pouchkine. Elle ne semble pas jouer mais être ce personnage : voix égale sur toute sa

longueur, aérienne mais charnue. Sa scène plus qu'air de la lettre, l'une des plus longues du répertoire, est détaillée dans ses nuances d'émotion, frissonnante, exhalée d'inquiétude, exaltée d'espoir, intime et ardente dans les envolées de son motif avec l'orchestre.
Dans le rôle-titre, le baryton polonais **Simon Mechlinski**, impeccablement sanglé dans son costume, on dirait uniforme, de dandy délibéré, a fière allure, très composée, lenteur étudiée des gestes, condescendant, par amitié pour Vladimir le poète ami, à visiter ces campagnards regardés de haut, redingote négligemment sur le bras pour venir répondre à la lettre de Tatiana : le chanteur fait passer cela dans sa voix, son premier air au jeu distancié, blasé mais caressant, voix séductrice en sa mâle chaleur qui refuse l'amour tout en en recevant l'hommage, l'encens. Grand acteur, il saura presque la mener à la déchirure dans son dernier air, sous la pluie de lettres tombant du ciel des débris d'un rêve, cri de désespoir, sans quelle perde de sa beauté.
On ne peut qu'admirer la finesse de cette distribution vocale, homogène dans l'équilibre entre les voix en juste harmonie de volume, répartie entre les slaves et les deux françaises, d'une jeunesse crédible dans les rôles principaux comme le souhaitait Tchaïkovski. Les chœurs sont remarquablement tenus et soutenus par un orchestre transcendé. Et il faut dire aussi que la direction musicale de la finlando-ukrainienne **Dalia Stasevska**, à la bonne école de l'assistanat d'Esa Pekka Salonen et de Paavo Järvi, cette école du nord désormais référence en matière d'orchestre, par ailleurs invitée de rien moins que du **BBC Symphonie Orchestra**, est admirable. Elle dirigeait et chantait le texte, sourire contre sourire face à Tatiana, une osmose de toute beauté. On a beau résister à la catégorisation de genre, on a un peu de gêne à classer selon le sexe, mais disons alors, dans certaines habitudes culturelles traditionnelles assumées faute de mieux, qu'il y avait toute une finesse féminine dans ces moments justement si féminins de l'œuvre avec la beauté diverse de toutes ces femmes, jeunes ou non, et une puissance qu'on dirait virile

dans les montées généreuses tant de l’exaltation de Tatiana que dans le drame. Mais, homme, femme, peu importe : un grand chef ou grande cheffe à coup sûr. Un bonheur.

COMPTE RENDU critique, opéra. TOULON, Opéra, le 26 mai 2019. TCHAIKOVSKI : Eugène Onéguine.

EUGÈNE ONÉGUINE
opéra en trois actes de Piotr Ilitch Tchaïkovski (1840-1893)
Livret de Constantin Chilovski et du compositeur
d’après le roman d’Alexandre Pouchkine (1799-1837)

A l’affiche de Opéra de Toulon, les 24, 26, 28 mai 2019
Direction musicale : Dalia Stasevska
Mise en scène : Alain Garichot.
Décors : Elsa Pavanel. Costumes : Claude Masson
Lumières : Marc Delamézière.
Chorégraphie : Cooky Chiapalone.

Distribution :
Tatiana : Natalya Pavlova.
Olga : Fleur Baron Madame Larina : Nona Javakhidze
Filipievna : Sophie Pondjiclis
Eugène Onéguine : Simon Mechliński
Lenski : Pavel Valuzhin Le prince Grémine : Andrey Valentiy

Monsieur Triquet : Éric Vignau
Capitaine Zaretski : Mikhael Piccone

Orchestre et Chœur de l'Opéra de Toulon

Production Opéra de Lorraine,
repris par Angers-Nantes Opéra

Photos : Frédéric Stéphan

1 Tatiana, Madame Larina, Olga;
2 Eugène, Tatiana;
3 Filipievna.

operadetoulon.fr

Symphonie n°3 d'Albert ROUSSEL



FRANCE MUSIQUE, le 9 juin 2019. ROUSSEL : Symphonie n°3 de ROUSSEL, Tribune des critiques de disques. Les célébrations ROUSSEL sont rares, aussi en attendant le prochain festival International ALBERT ROUSSEL (21 sept – 25 nov 2019) porté par

Damien Top, grand spécialiste et biographe affûté du compositeur français, contemporain de Ravel et comme ce dernier, génie de la composition et de l'orchestration, fêtons le 150è anniversaire de sa naissance sur France Musique qui lui consacre un numéro de sa Tribune des critiques à la sublime Symphonie n°3, sommet de maturité composée entre 1929 et 1930, en pleine crise européenne. Pour nous, il n'existe qu'une seule version convaincante celle de Charles Munch récemment éditée par Warner Erato dans son fabuleux coffret ROUSSEL 2019 – CLIC de CLASSIQUENEWS (11 cd)
http://www.classiquenews.com/coffret-evenement-annonce-albert-roussel-edition-integrale-albert-roussel-2019-11-cd-erato/

« **Printemps et maturité** », sont les deux qualités mises en équation, et qui fondent selon Poulenc, la grande réussite de **la Symphonie n°3 d'Albert Roussel**. De fait, l'œuvre exalte une motricité irrésistible, un feu rythmique juvénile et printanier qui démontre incontestablement le génie roussellien en matière d'invention et de composition symphonique.
Comme portée par une urgence intérieure, impérieuse, mais aussi lumineuse et poétique, la 3è symphonie de Roussel est une commande de l'Orchestre de Boston, pour son jubilé (50è anniversaire) et son chef, Serge Koussevitzky, grand admirateur de Roussel et de la musique française du XXè en général. **Ils créent à Boston l'ouvrage le 17 octobre1930**. Les USA ont toujours été à le pointe du discernement, contrairement au public et à la critique parisienne, qui brille depuis toujours par son imbécilité et ses goûts archaïques. Ainsi Rousel encore aujourd'hui n'intéresse personne en France, en particulier pas les directeurs et responsables de salles comme de festivals, pour lesquels il demeure à torts, un compositeur secondaire. A contrario de cette culture réductrice, nous pensons que Roussel est un génie de la composition à l'égal d'un Ravel. C'est dire. Et ce symphonie n°3 le démontre amplement.
PLAN : 4 mouvements : Allegro vivo ; Adagio ; Vivace ; Allegro con spirito. Sans cependant utilisé le principe cyclique, un

motif de 5 notes apparaît dans chacun des 4 séquences, et tend à unifier le cycle global.
L'allegro vivo initial affirme cette énergie primordiale, marqué par une urgence trépidante, entraînée par les cuivres (à la rondeur généreuse et cinglante chez Munch) ; l'Adagio aborde diversement le motif des 5 notes clés, en forme ABA, en fugue, en marche et de façon contrapuntique : la fin rejoint ce goût qu'a Roussel pour le rêve enfin recouvré ; le Vivace est u scherzo qui trépigne, animé par une certaine truculence hyper rythmique, vivifiée par le traitement des cordes et des bois, en leur couleur spécifique. Enfin l'Allegro vivace impose jusqu'à l'ivresse orgiaque (comme le Sabat berliozien) une fermeté nerveuse, allante, irrépressible en une élégance d'intonation toute haydnienne, sans omettre un court épisode de douceur élégiaque au violon solo, remarquablement ciselé sur la clarinette voluptueuse. Un chef d'oeuvre d'équilibre et d'activité rayonnante.

Approfondir
LIRE notre présentation du coffret Albert ROUSSEL 2019, 11 cd Warner Erato
http://www.classiquenews.com/coffret-evenement-annonce-albert-roussel-edition-integrale-albert-roussel-2019-11-cd-erato/

FRANCE MUSIQUE, le 9 juin 2019, 16h. Symphonie n°3 de ROUSSEL
Tribune des critiques de disques.